



HAL
open science

Perceptions et usages du milieu montagnard en ski de randonnée

Clémence Perrin-Malterre

► **To cite this version:**

Clémence Perrin-Malterre. Perceptions et usages du milieu montagnard en ski de randonnée. Xe congrès international de la Société de Sociologie du Sport de Langue Française, Université de Bordeaux; 3SLF, May 2019, Bordeaux, France. hal-02340137

HAL Id: hal-02340137

<https://hal.science/hal-02340137v1>

Submitted on 30 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Perceptions et usages du milieu montagnard en ski de randonnée

Clémence PERRIN-MALTERRE

Maîtresse de conférences
Université Savoie Mont-Blanc (USMB),
Laboratoire EDYTEM (Environment Dynamics and Territories of Mountains)
Campus scientifique
Pole montagne
73376 Le Bourget du Lac
Email : clemence.perrin-malterre@univ-smb.fr

Introduction

Depuis une quarantaine d'année, la diffusion sociale des sports de nature s'accompagne d'une diffusion spatiale des pratiques sportives encourageant la « multiterritorialité » actuelle des pratiquants qui s'explique par « la multipolarité des échelles territoriales, la diversité des rapports aux lieux et aux espaces » (Augustin 2002). De plus, ces pratiques sportives de nature participent à la construction des territoires, en réorganisant notamment les espaces du quotidien et les rapports villes-montagnes (Bourdeau, Mao, et Corneloup 2011). Les sports de nature peuvent également « être perçus comme une façon spécifique et toute contemporaine de faire l'expérience de la nature » (Niel et Sirost 2008, 181). Ces immersions dans la nature répondent notamment à « des demandes de bien-être qui conjuguent des désirs de ressourcement (de soi) et des désirs de dépaysement » (Lepillé et al. 2017, 21). Davantage qu'un obstacle à surmonter ou à vaincre, la nature et les éléments naturels sont considérés comme des partenaires dans l'activité. Femenias, Sirost, et Evrard (2011, 8) mettent en évidence « des rapports par nature complices à l'eau » chez les kayakistes. Un grimpeur évoque « une relation harmonieuse avec le rocher » (Brymer et Gray 2009, 142). Chanvallon et Héas (2011, 358) évoquent également l'importance des sensations et des émotions vécues à travers la pratique : « Les activités pratiquées dans la Nature, le simple désir d'y être plongé, sont autant de modalités où les sens et les sensations naissent et prennent forme. » (Chanvallon et Héas 2011, 357). En effet, la nature stimule et éveille les sens que ce soit par le bruit, les odeurs, le toucher, la lumière et les couleurs. La pratique des sports de nature sont de véritables « expériences sensorielles » (Féménias et Sirost 2009; Nettleton 2015).

Formes d'immersion dans la nature et dispositions sociales

Dans le cadre d'une enquête auprès des skieurs de randonnée dans nous nous sommes intéressés aux différents usages du milieu montagnard au sein d'une même pratique sportive (Perrin-Malterre et Chanteloup 2018). Notre approche se situe notamment dans la perspective des travaux qui s'intéressent aux formes d'immersion dans la nature (Lepillé et al. 2017) et aux expériences corporelles de l'environnement renvoyant aux « paysages vécus » par les pratiquants (Evrard, Féménias, et Bussi 2010; Niel et Sirost 2008). Nous avons ensuite souhaité compléter cette approche par une prise en compte des dispositions sociales (Lahire, 2012) et la manière dont elles orientent ces façons de percevoir et d'investir cet espace. En effet, comme le montre montrent Krieger, Deldrève, et Lewis (2017, 30), « le rapport à la nature comme expérience individuelle, corporelle, sensorielle, voire spirituelle, centré sur le soi ou l'entre soi, n'est pas socialement indéterminé ». Comme l'explique Le Bot (2013, 50), « les expériences de l'environnement de l'enfance, de même que les expériences du monde social, sont encore en nous, quand bien même nous pensons les avoir oubliées. Chacun est ainsi susceptible de porter en lui des paysages, des ciels, des odeurs, une ambiance sonore, qui peuvent réapparaître sous forme de réminiscences ».

Les résultats sont essentiellement issus d'enquête par entretien semi-directifs avec les pratiquants, mais quelques données sont également d'une enquête par questionnaires que nous avons menée dans le massif des Bauges

Un investissement différencié du milieu

Les résultats de notre enquête montrent que les pratiquants n'adoptent pas les mêmes comportements ni ne portent la même attention aux différents éléments constitutifs du milieu montagnard dans lequel ils évoluent, ce qui entraîne un investissement différencié de ce milieu que l'on peut situer le long d'un continuum.

Pour certains, l'attention peut être principalement tournée vers son propre corps, sans accorder beaucoup d'importance aux espaces traversés. L'investissement du milieu montagnard s'explique alors principalement pour ses caractéristiques topographiques. Ce sont principalement les pratiques liées à la compétition en ski-alpinisme qui représentent ce type de relations. Les pratiquants rentrant dans cette catégorie ont un mode particulier d'usage de l'espace montagnard, étant donné que le milieu est aménagé et sécurisé pour les compétitions et pourrait être comparé à un stade standardisé. Dès lors, les difficultés « naturelles » du milieu montagnard seraient en quelque sorte gommées. Les compétiteurs seraient moins sensibles au

milieu qui les entoure : « *Je monte le nez dans les godasses. J'ai encore le plaisir à m'arrêter au sommet 5 minutes et à regarder. Mais bon, je ne vais pas contempler des heures* ». La sélection de l'itinéraire se base principalement sur la topographie, le but étant « d'engranger » du dénivelé. Comme pour la course à pied, la compétition en ski alpinisme nécessite « de se centrer davantage sur son corps que sur l'environnement naturel pour gagner en efficacité. Il convient de ne pas s'en laisser distraire » (Niel et Sirost 2008, 195). C'est aussi le cas pour la catégorie des orienteurs « coureurs » qui recherchent la mise à l'épreuve du corps (Verschave et al. 2017), ou les pratiquants de la marche nordique pour lesquels la contemplation et l'exploration de la nature ne sont pas de mise (Lepillé et al. 2017). Il s'agit d'un processus relationnel à l'environnement de pratique de nature fonctionnelle, comme Roullet et al. (2017) ont pu le mettre en évidence pour les pratiquants québécois de skating.

La relation établie avec le milieu montagnard ne passe plus tant par la performance sportive que par le sentiment d'union entre sa corporéité et le milieu naturel pour ne faire plus qu'un. Cela renvoie à la recherche d'une forte interrelation avec l'environnement naturel. Comme l'explique un skieur de randonnée : « *La connexion, ça veut dire qu'à tout moment, dans sa progression en montagne, il faut bien ressentir ce qu'on fait, ce qu'on est et ce qu'il y a autour de nous. (...) Cette ouverture-là de l'écoute qu'elle soit auditive ou visuelle, et même du corps, c'est ce qui me fait dire qu'on est connecté avec l'environnement.* » Cette attitude renvoie au « désir romantique de « polysensorialité », qui se manifeste par l'envie d'éprouver la nature, non seulement par le regard, mais par tous les sens, de faire corps avec elle » (Kalaora 2001, 4). La connexion, le lien ou « l'unité » avec la nature renvoie à une expérience spirituelle exprimé ainsi par de nombreux pratiquants de sports de nature, que ce soit en milieu maritime (Humberstone 2011) ou en montagne (Brymer et Gray 2010). Dans ce cadre, ce n'est pas la conquête du milieu naturel qui est recherchée, mais un « partenariat avec elle » (Brymer et Gray 2009).

Entre ces deux modes de relation avec le milieu et pour la majorité des pratiquants interrogés, c'est une pratique plus esthétique de l'environnement montagnard qui est favorisée. Tout comme les pratiquants de ski nordique québécois (Roullet et al. 2017), la plupart des randonneurs (raquettistes et skieurs de randonnée) se situent dans un processus relationnel de nature contemplative avec leur environnement de pratique. Comme pour les randonneurs en forêt, il s'agit « d'une immersion active dans la nature dont le but est de se dépayser, voire d'augmenter sa connaissance du territoire et du milieu tout en s'activant » (Lepillé et al. 2017, 20). La pratique sportive offre en effet une médiation paysagère très particulière avec l'environnement dans la mesure où celui-ci est apprécié à travers le corps et la mobilisation des différents sens,

mais plus particulièrement la vue (Niel et Sirost 2008). La pratique d'une activité récréative devient l'occasion de faire « l'expérience sensorielle de la nature » (Cosgriff, Little, et Wilson 2009). Ainsi, comme l'explique ce couple de pratiquants : « *On est un peu plus vigilant au niveau du regard. Quand je me promène, je suis plus réceptive sur les couleurs, l'ambiance, sur tout. Je suis plus sur le qui-vive en me disant qu'est-ce que je vais voir ?* »

Des dispositions sociales à l'œuvre

Concernant les dispositions, nous avons commencé à faire quelques entretiens, pour le moment, davantage exploratoires et quelques pistes se dégagent.

Ainsi, il est possible de voir que le lieu d'habitation actuel, mais surtout durant l'enfance oriente la perception de l'environnement montagnard. C'est ainsi qu'Alexandre M. explique : « *Moi je suis issu d'un milieu assez rural où déjà mes parents étaient très proches de la montagne* ». C'est également son environnement familial qui lui a permis de découvrir la marche en montagne : « *Mon grand-père étant bucheron, le WE, on n'allait randonner, on allait repérer des parcelles de terrain, des parcelles à couper. Donc, marcher en montagne, ça oui, depuis toujours* ». Cette proximité et cette expérience précoce de la randonnée en montagne a forgé en lui une propension à rechercher une « connexion » avec le milieu dans le cadre de sa pratique. Ceux qui ont grandi en ville perçoivent davantage la montagne comme un lieu de loisirs, certes à préserver, mais dont l'accès n'est pas à limiter : « *La montagne est un espace de liberté et je trouve qu'il faut bien le préserver* ».

Il est possible de repérer un effet de genre qui contribue à une territorialisation des pratiques de la montagne, comme avait pu le montrer Brice Lefèvre dans l'enquête menée auprès des usagers du Mont-Blanc et qui mettait en évidence une opposition entre la moyenne montagne comme espace d'évolution de la « randonneuse » et la haute montagne, territoire qu'affectionne « l'alpiniste haut de gamme ». Dans nos enquêtes, nous avons pu observer que les femmes empruntaient davantage les itinéraires les plus faciles, notamment pour des questions de sécurité : « *J'essaie de faire des sorties sur des lieux avec des risques qui sont assez faibles, avec des conditions dans lesquelles je suis très sûre* ». Ce sont essentiellement des hommes qui sont attirés par les itinéraires les plus difficiles avec une exposition au risque accrue, comme le ski de pente raide ou de couloir. L'investissement dans cette modalité de pratique est lié non seulement à une socialisation familiale, mais aussi à l'influence des pairs : « *Tous mes copains, c'est comme moi, ils sont tous à peu près dans le même profil : ils ont tous fait de l'escalade et de l'alpinisme. Et après, en devenant vieux, on se calme un peu et on fait que du ski de rando. Mais on recherche quand même à faire des trucs raides (..) Quand c'est un peu facile, ce n'est*

pas marrant. » Cette modalité de pratique qui s'apparente davantage à de l'alpinisme, demande la maîtrise de compétences techniques supplémentaires et une connaissance du milieu montagnard plus importante. Ces compétences et cette connaissance permettent à ce pratiquant d'atteindre des lieux inaccessibles pour les autres skieurs de randonnée, mettant ainsi en évidence le « marquage territorial des pratiques de haute montagne » (Lefèvre 2004, 71). Les effets de genre sont également repérables dans la sensibilité différente à l'environnement montagnard. Ainsi, Stoddart (2011, 13), met en évidence des « formes genrées de la nature », et notamment « des différences de genre dans la manière dont nous percevons et nous interagissons avec l'environnement montagnard ». Les hommes percevraient davantage la montagne comme un territoire à conquérir participant à la construction d'une certaine virilité, tandis que les femmes auraient davantage un rapport sensible au milieu. Ainsi, les femmes interrogées évoquent bien davantage la beauté des paysages et les émotions positives ressenties face à la montagne. Enfin, les effets de genre s'observent dans l'investissement dans une pratique compétitive. Ainsi, parmi les compétiteurs, moins de 10% de femmes sont présentes. Dans les entretiens, seuls les hommes évoquent un esprit de compétition qui serait inné : « j'ai un esprit de compétition de base » ; « J'ai toujours eu un esprit de compétition. Je n'aime pas perdre ; même à la belotte, je n'aime pas perdre. » Cette appétence pour la compétition est en réalité liée à une socialisation sportive précoce, à la fois au sein de la famille, de l'école et du club sportif.

Concernant les effets d'âge et de génération, on remarque qu'avec l'avancée en âge, les pratiquants et les pratiquantes s'orienteraient davantage vers une pratique contemplative. « Quand on est jeune, on a des trucs à se prouver à soi-même. On est plus dans le défi, dans la performance. Et puis après, on est plus dans la contemplation ; ou dans la découverte de nouveaux massifs. Et puis essayer de comprendre un peu le milieu dans lequel on évolue. » Ainsi, dans les enquêtes quantitatives que nous avons menées et les typologies de pratiquants que nous avons pu réaliser, il est possible d'observer une augmentation de l'âge des pratiquants en passant de la catégorie « aventureux » à celle d'« hédoniste », puis à celle du « randonneur ». Les premiers recherchent l'engagement physique et le dépassement de soi, les seconds recherchent le plaisir, les sensations et les relations sociales, tandis que les troisièmes pratiquent dans une optique d'entretien physique

Enfin, concernant l'influence du milieu social, cela reste encore à creuser, sachant que nous avons à faire à un public largement doté en capital culturel et en capital économique. Le niveau d'étude est élevé puisque 63,5 % possède un niveau équivalent ou supérieur à la licence et 44,2 % ont un niveau équivalent ou supérieur au master. Les diplômés sont donc surreprésentés

puisque 15,8 % de la population française possède un niveau équivalent à la licence. Les postes de cadres et les professions intellectuelles supérieures sont surreprésentés et concernent 39 % de l'échantillon contre 14,3% de la population active en France. Concernant les salaires, 54,7 % de la population étudiée gagne plus de 2000 euros net par mois et 23,6 % plus de 3000 euros, contre 16 % dans l'ensemble de la population française âgée de plus de 18 ans. Il serait intéressant de se pencher sur l'entrée dans l'activité et à la perception du milieu montagnard de personnes appartenant à des catégories sociales sous-représentées dans l'échantillon des individus interrogés par questionnaire. Il s'agit notamment des ouvriers qui ne sont que 2,9 % dans cet échantillon contre 20,4 % dans la population active en France. Ce travail permettrait de creuser la « *singularité dispositionnelle* » (Lahire, 2010) de ces pratiquants.